

VITAL ARREPAUX MICHEL GAUBIL

Notice lue par PIERRE CATHALA

« Arrepaux, Gaubil, avocats à la Cour de Paris, morts pour la France. »

Une épitaphe... et il semble que ce soit tout.

Tous deux, au Palais, ils débutaient encore, et la mort les a surpris avant qu'ils aient pu donner leur mesure.

Né en pleine montagne, dans les Hautes-Pyrénées, Arrepaux appartenait à une famille de onze enfants. Son prénom, un peu exceptionnel, Vital, exprimait bien toute la vigueur de sa race, en même temps que l'élan personnel qui l'animait.

De taille élevée, brun, le visage sérieux aux traits réguliers, empreint d'une gravité romaine, il semblait fait pour être de « grande vie », comme on dit parfois dans nos campagnes. Son ami, Michel Gaubil, plus souriant, moins concentré, la moustache fine et retroussée du bout, avait toute la bonne grâce d'un enfant de Villegly, dans l'Aude.

Pour eux, le Palais, c'était encore le prolongement du quartier Latin, et le quartier Latin, le prolongement de leurs provinces.

Avec Arrepaux, avec Gaubil, nous nous retrouvions chaque soir dans un bistrot du quartier, dont le nom seul, « Restaurant Marius », était bien fait pour rallier des enfants du Midi.

Et de fait, autour de la table, qui ne l'était ?

Arrepaux, Gaubil, mes aînés, m'y avaient accueilli à mon retour du régiment, avec toute l'autorité que confèrent quelques années de stage. Puis-je l'avouer ? Ils s'efforcèrent de m'apprendre le bridge, mais durent se borner à m'initier à la parole en m'introduisant à la Berryer et à la Conférence Molé.

Chaque jour, au Palais, nous venions passer notre robe, moins souvent pour plaider que pour aller entendre Maurice Bernard ou Labori.

Arrepaux collaborait avec notre confrère Mathiot ; il avait le goût du dossier et des conclusions en forme de syllogisme.

Gaubil, plus ancien, avait déjà des correspondants et pensait parfois au Conseil municipal.

Le travail, à cette époque, n'avait point la rigueur fatale d'une loi économique, et semblait n'exister, en somme, que pour mieux nous permettre le loisir.

Excusez-moi, messieurs, en évoquant le souvenir de ceux qui ne sont plus, de reprendre tout naturellement le ton familier, jadis de règle entre nous.

N'est-ce point l'hommage que vous souhaitez pour eux ? Ne voulez-vous point les retrouver, non pas raidis dans une attitude, mais pleins de vie et de gaieté, comme ils l'étaient au début de 1914 ?

Au mois de juillet, au sortir des audiences de la Cour d'Assises, ce ne furent pas les vacances qui nous dispersèrent, mais la mobilisation générale.

Le 27 août, Michel Gaubil, sergent de réserve au 22^e colonial, était mortellement blessé à Vaux-en-Dieulet, dans les Ardennes.

Le 9 mai 1915, Vital Arrepaux, sergent d'infanterie, était tué aux ouvrages d'Angres, en Artois, d'une balle au front. Une citation posthume nous dit qu' « il était un chef de section intelligent et courageux, ayant un ascendant moral très grand sur ses hommes. »

Que reste-t-il d'eux ? Arrepaux, Gaubil... deux noms sur le monument de la bibliothèque et, cependant, j'en suis témoin, pour eux, c'était la vie qui s'ouvrait, « fraîche et joyeuse ».

Ce qu'ils ont donné à leur pays, c'est leur jeunesse, avec toutes les promesses et toutes les espérances qu'elle portait en elle, pour participer au sacrifice et à la gloire commune de toute leur génération.